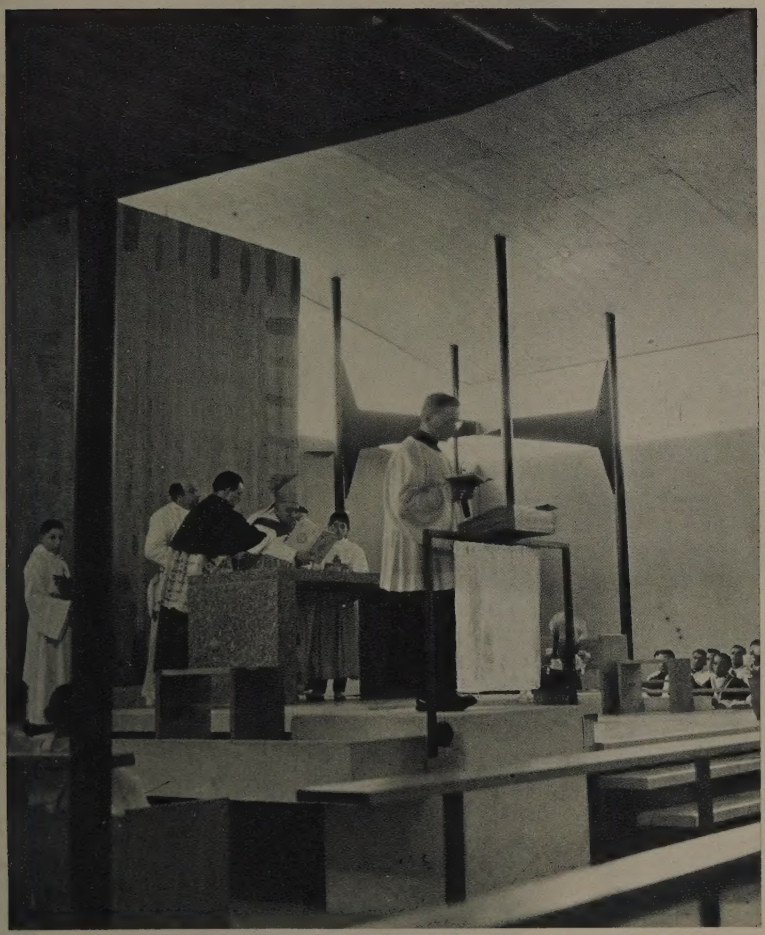
L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

LEVEL
ONE



Property of
Graduate Theological Union
APR 22 1986

La Bible et l'ambon

5-6

Janvier-Février 1960

Ronchamp

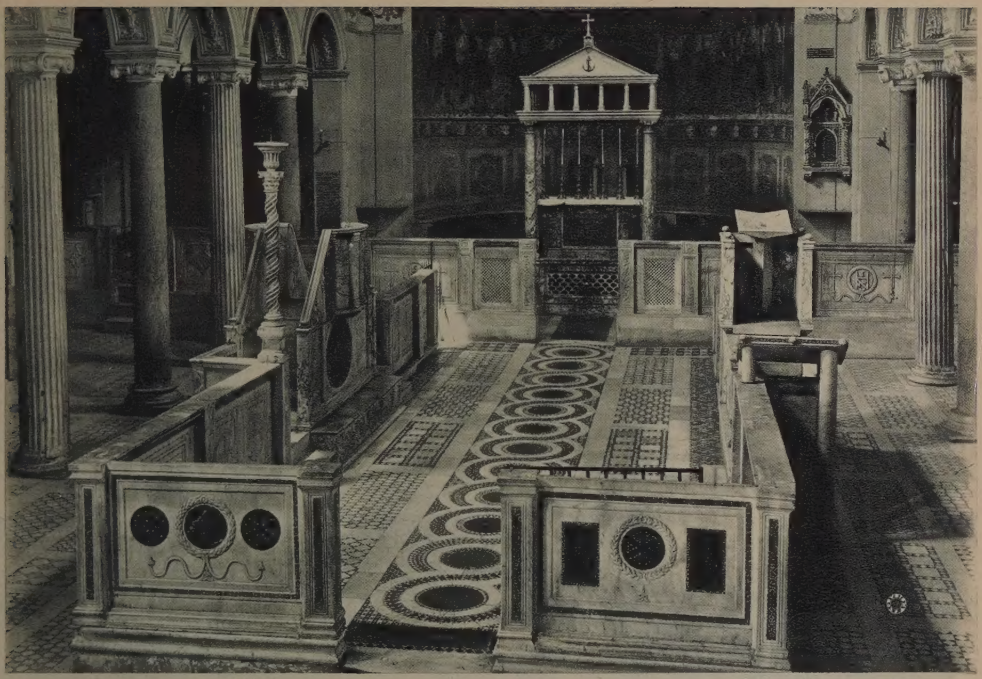
Couverture : *Eglise du Sacré-Cœur à Mazamet.*

Eglise copte du Caire.

NOTES SUR L'AMBON ET LE LIEU DE LA PAROLE

Les remarques que nous allons livrer à nos lecteurs n'ont aucune allure dogmatique. L'histoire détaillée de l'ambon montre rapidement que ce lieu de la lecture et de la prédication liturgique a connu au cours des âges une telle variété de situations, de formes et même d'usages qu'ici, plus qu'ailleurs, il serait malvenu de se laisser aller à une trop stricte détermination de l'aspect qu'il doit revêtir de nos jours.

Le sanctuaire de la basilique Sainte-Sabine, à Rome, est un exemple de la disposition d'un chœur parfaitement adapté à la fonction liturgique. Les lieux divers où se déroulent les actes de la liturgie sont organiquement liés en un ensemble cohérent. On notera, en particulier, la façon dont les deux ambons ont été réalisés, de chaque côté du chœur des religieux. L'ambon de l'Épître, à gauche, est moins important, plus bas et adossé à la clôture du sanctuaire. L'ambon de l'Évangile, à droite, domine et se détache davantage. On retrouve le même dispositif à Saint-Clément (ci-contre) mais inversé.

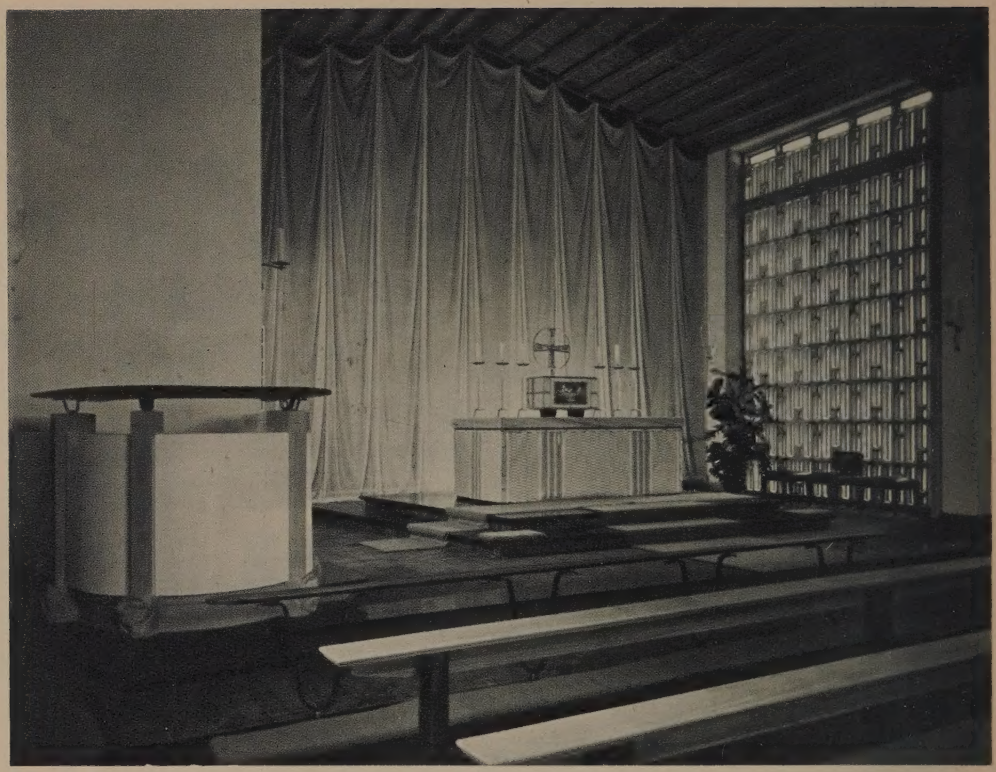


Saint-Clément de Rome.

Meuble ou partie de l'édifice, simple ou double, monumental ou discret, précieux jusqu'à la somptuosité ou assez frustre, il témoigne de la diversité des préoccupations pastorales, de l'imagination féconde ou stérile des architectes, il se fond dans des ensembles liturgiques d'une grande unité de conception et de réalisation ou surgit comme une verrue dans des espaces mal définis.

L'ambon nous laisse donc, de nos jours, une assez grande latitude. Si les rubriques de la messe nous offrent une législation assez précise de la lecture liturgique, elles s'accommodent toutefois d'un grand nombre de solutions. Quant au lieu de la prédication il est fort dépendant du parti architectural adopté et les nécessités de la parole publique doivent mettre à profit la disposition générale de l'édifice. Or nous voyons aujourd'hui fleurir une grande diversité de plans, de volumes et de structures. Cette variété, hélas, n'est souvent que du disparate et la belle liberté que nous découvrions déjà va faire rapidement figure d'anarchie; la production contemporaine est la conséquence de ce manque de principes. L'ambon baignoire, l'ambon ventru, l'ambon barrière, l'ambon balcon, l'ambon guérite, l'ambon guignol, à droite, à gauche, au milieu, rien ne manque à la liste des essais qui sont parfois, hélas, de lourdes erreurs.

Demandons à l'histoire quelques lumières et à la liturgie de nous rappeler les règles simples de la lecture et de l'homélie. Ainsi guidés nous pourrons peut-être découvrir les solutions qu'exigent de nos jours nos églises paroissiales.



Eglise de Stans (Suisse)

Historique

Si nous en croyons H. Leclercq, « l'étymologie la plus recevable du mot ambon le fait venir du grec *anabainein*, monter, parce qu'on montait pour parvenir au faîte de l'ambon » (1). Dans ce cas nous sommes délivrés des ambons jumeaux qui seraient nés du mariage illégitime du latin « ambo » avec une vague terminaison grecque en « n ».

L'ambon a d'ailleurs un précédent biblique si l'on se souvient du dispositif liturgique qu'Esdras imagina pour les lectures solennelles de la TORAH (Né. 8, 1-8) :

Or, quand arriva le septième mois, tout le peuple se rassembla comme un seul homme sur la place située devant la porte des Eaux. Ils dirent au scribe Esdras d'apporter le livre de la Loi de Moïse, que Yahvé avait prescrite à Israël. Alors le prêtre Esdras apporta la Loi devant l'assemblée, qui se composait des hommes, des femmes et de tous ceux qui avaient l'âge de raison. C'était le premier jour du septième mois. Sur la place située devant la porte des Eaux, il lut dans le livre, du petit matin à la mi-journée, en présence des hommes, des femmes et de ceux qui avaient l'âge de raison : tout le peuple tendait l'oreille au livre de la Loi.

(1) Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie, Paris, 1907; article « ambon ».

Le scribe Esdras se tenait sur une estrade de bois, construite pour la circonstance ; près de lui se tenaient : à sa droite, Mattiya, Shéma, Anaya, Uriyya, Hilqiyya et Maaséya, et, à sa gauche, Pedaya, Mishaël, Malkiyya, Hashum, Hashbaddana, Zekarya et Meshullam. Esdras ouvrit le livre à la vue de tout le peuple — car il dominait tout le peuple — et, quand il l'ouvrit, tout le peuple se mit debout. Alors Esdras bénit Yahvé, le grand Dieu ; tout le peuple, mains levées, répondit : « Amen ! Amen ! »... Et Esdras lut dans le livre de la loi de Dieu, traduisant et donnant le sens : ainsi l'on comprenait la lecture.

Si l'usage d'une telle lecture passa dans la Synagogue, les communautés chrétiennes qui empruntèrent très tôt aux assemblées juives ce même rite durent-elles adopter du même coup l'estrade qui a donné notre ambon.

Mais si l'on considère aussi que la basse latinité nomme l'ambon *plutens*, *lectricium*, *legitorium* et *analogium*, « par confusion avec le pupitre ou le lutrin que l'on y a installé » (1), il semble donc que très tôt, dans la tradition chrétienne, l'ambon ait été à la fois le lieu élevé de la lecture et le reposoir, au moins momentané, du Livre des Saintes Ecritures.

Ainsi se dégagent les éléments essentiels de l'ambon : c'est un lieu solennel (donc assez large), élevé (le déploiement d'un certain nombre de marches est nécessaire) ; il comporte un pupitre qui doit avoir des dimensions assez nobles, en accord avec le caractère solennel et sacré du lieu.

Sa situation

Dans l'antiquité chrétienne l'évêque prêchait de son trône (2), qui se trouvait dans l'axe du presbytère et de l'autel et derrière ce dernier. Mais dans la mesure où le volume de l'autel ou du ciborium venait à lui cacher les fidèles il s'avançait jusqu'à l'ambon d'où le diacre venait de proclamer l'Évangile. L'emplacement de cet ambon a varié au cours des temps. De droit il se trouvait du côté de l'Évangile mais, selon la disposition de l'autel (face au peuple ou face à l'Orient), il suivait la disposition générale. Le symbolisme du nord, pays des ténèbres vers lequel il faut proclamer la parole de lumière, contribua à le fixer sur la gauche. Puis la coutume s'établit de chanter l'Évangile au niveau de la dernière marche de l'autel (tout en respectant la direction du nord) et l'ambon, peu à peu, disparut, sauf dans certains pays comme l'Espagne (3).

La chaire commença à prendre son autonomie avec la naissance des ordres prêcheurs vers le XIII^e^ siècle et finit par se séparer totalement du dispositif liturgique. C'est aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles qu'elle devint un monument isolé de la nef. Sans doute cette évolution a-t-elle pour raison la lecture de l'Evangile « in plano », supprimant l'ambon. Mais aussi il faut en rechercher la cause dans l'apparition des sermons extra-liturgiques qui finirent peu à peu par transformer temporairement l'église en salle de conférences. Après les places, les cours et les balcons publics, les prédicateurs trouvèrent dans l'église un lieu convenable pour leurs sermons, mais sans rapport direct avec la liturgie (4).

(1) H. Leclercq, loc. cit.

(2) Comme il doit encore parfois le faire. Cf. Cérémonial des évêques II, 8, 48.

(3) D'après le témoignage de Guillaume Durand († 1296) nous savons qu'on chantait encore l'Evangile dans l'ambon à la fin du XIII^e^ siècle. Cet usage disparut ensuite et de nos jours les rubriques du Missel prescrivent de chanter l'Evangile «in plano», tout en conservant la mention des deux ambons pour l'Evangile et l'Epître. (Cf. Dom Roulin, op. cit. p. 503.)

(4) On voit encore, sur des gravures anciennes, des églises ayant disposé leurs bancs autour de lac haire, de sorte que les sièges les plus proches du sanctuaire obligeaient les fidèles à tourner le dos à l'autel.

Église du Fayet.

L'ambon ventru

L'ambon, au contraire, en ramenant l'intérêt des fidèles vers le sanctuaire, n'offre pas seulement une commodité pratique : il entre dans les vues de la restauration des formes pures de la liturgie. Il permet de saisir d'emblée que la lecture solennelle de l'Evangile et l'homélie sont des actes liturgiques organiquement liés à la célébration eucharistique commune. Nous avons, dans cette revue, souvent insisté sur ce caractère *organique* que doit revêtir le sanctuaire et nous trouvons encore ici une illustration de cette vérité.

Le pupitre de l'ambon

Une des parties essentielles de l'ambon est, nous l'avons dit, le pupitre. Il convient ici de préciser son usage. Placé dans le lieu même de la lecture solennelle ou à proximité, il est souhaitable de lui voir porter, d'une part, le *Lectionnaire* et, d'autre part, une *Bible monumentale*. S'il est tournant, comme les lutrins qui présentent au chantre, selon les cas, le graduel, l'antiphonaire ou le psautier, il pourra offrir au prêtre ou au diacre le livre des lectures liturgiques et au prédicateur la Sainte Bible.

Le Centre de Pastorale Liturgique a récemment composé pour ces lectures un lectionnaire qui répond à tous les besoins de la lecture solennelle. Les Editions du Cerf

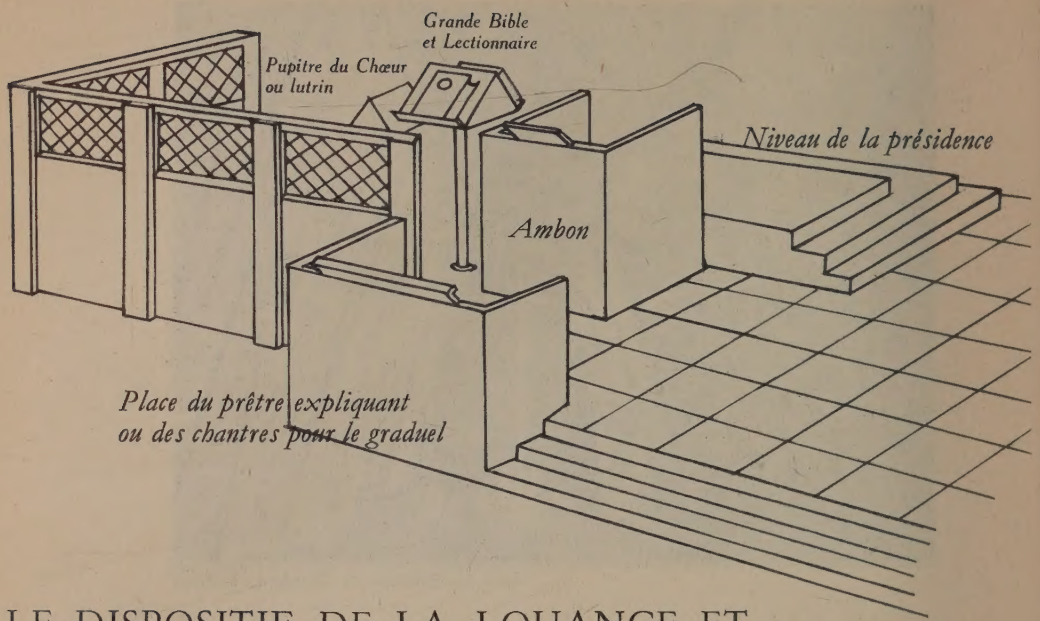
Eglise presbytérienne de Stamford (U.S.A.)

L'ambon guérite

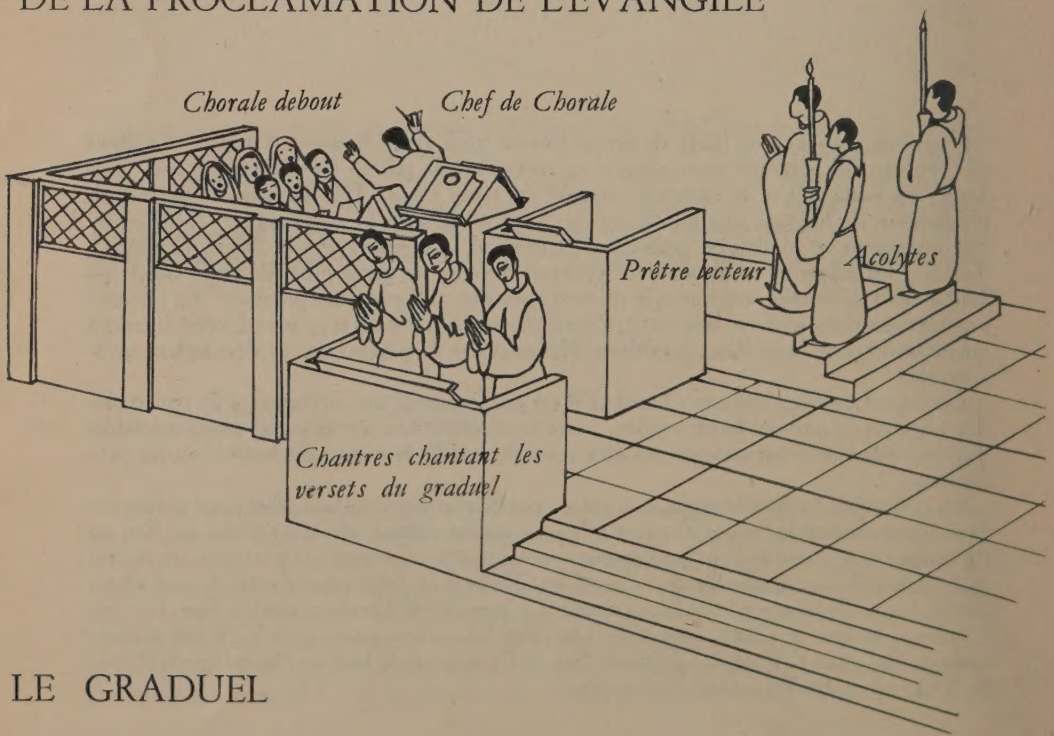
viennent de publier une Bible de grand format qu'il serait heureux d'appeler *La Bible de l'ambon*. Cet ouvrage monumental se recommande par sa typographie sobre, classique, en accord avec le caractère éternel du texte sacré. Très lisible, elle permet au prédicateur de lire une citation sans avoir à retirer le livre de son support. Ainsi pourrait justement se mettre en pratique l'expression « s'appuyer sur la Sainte Écriture ». Tourner les pages de ce grand livre pourrait devenir un geste plein de noblesse. Il est souhaitable de le voir remplacer la mimique un peu ridicule d'un prêcheur qui cherche une citation dans un livre trop petit, s'il est discret, ou, s'il est trop grand, véritablement encombrant pour la minuscule tablette déjà couverte de papiers qui ne demandent qu'à s'envoler.

Certes cet ouvrage est assez lourd et il est recommandé aux architectes de construire des pupitres d'ambon assez solides, voire monumentaux, en prenant garde toutefois que leur silhouette ne masque pas aux yeux du public le visage du lecteur ou du prédicateur.

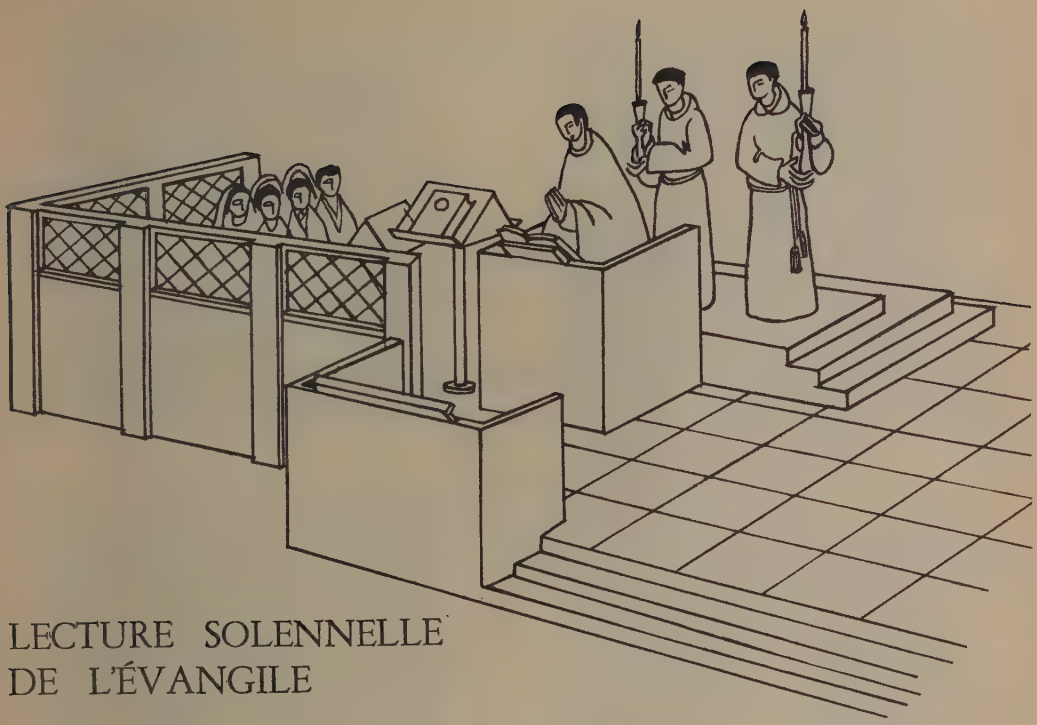
En dehors de l'office liturgique, n'est-ce pas là, d'ailleurs, le lieu idéal pour conserver dans le sanctuaire la Sainte Ecriture? Il est souvent difficile de la situer en un lieu où elle puisse être consultée par les visiteurs occasionnels : l'ouvrage le plus robuste résiste mal à une telle manipulation. Sur l'autel une Bible d'un tel format risque de mal s'harmoniser avec le tabernacle et la garniture. Le pupitre de l'ambon semble bien être, en définitive, le lieu le plus convenable. On peut faire aussi remarquer qu'il est souhaitable de lier dans l'esprit des fidèles la Sainte Ecriture et le lieu de l'homélie : la Parole de Dieu et la tradition qui l'interprète.



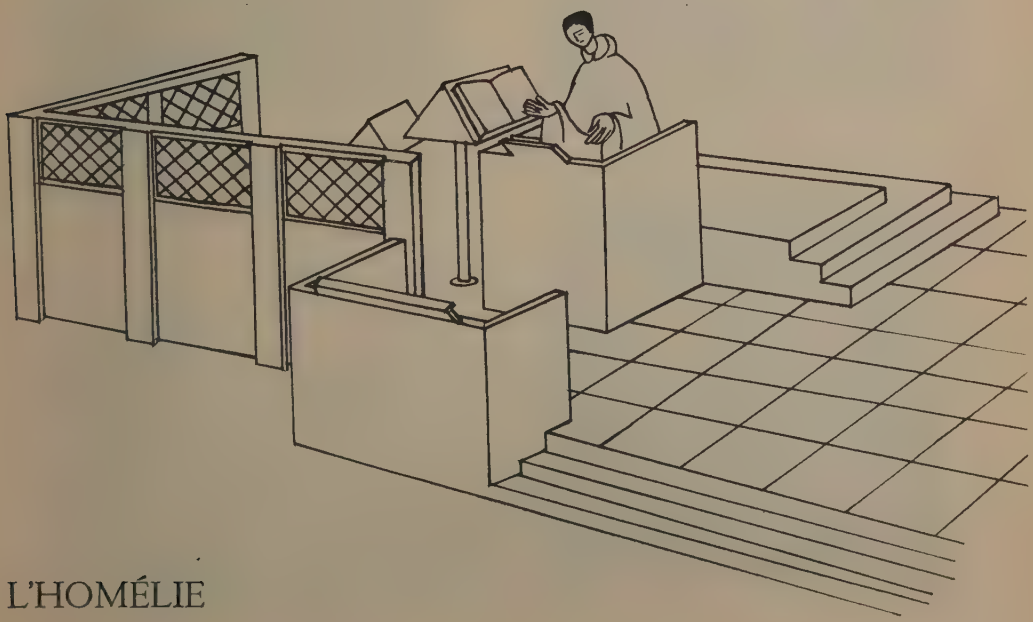
LE DISPOSITIF DE LA LOUANGE ET DE LA PROCLAMATION DE L'ÉVANGILE



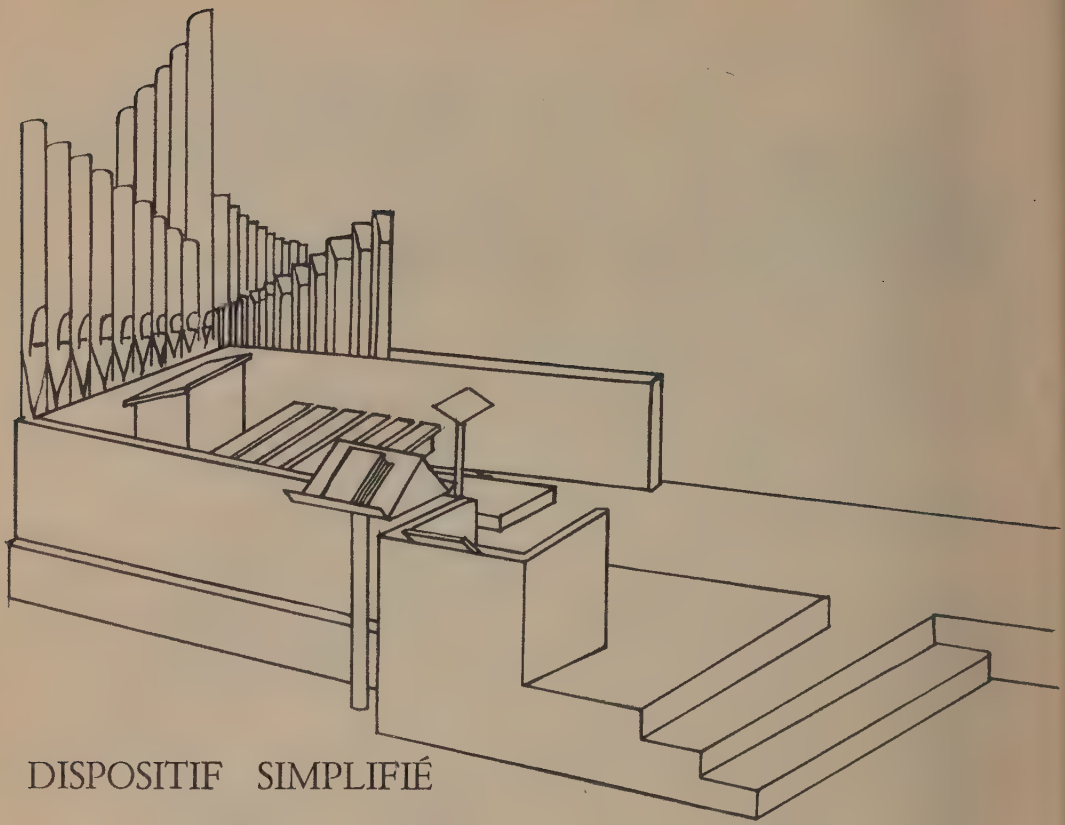
LE GRADUEL



LECTURE SOLENNELLE
DE L'ÉVANGILE



L'HOMÉLIE



DISPOSITIF SIMPLIFIÉ

Le pupitre de l'épître

Sa tradition est moins affirmée dans l'église et il a l'inconvénient de prendre beaucoup de place. L'espace compris entre les deux ambons se trouve parfois restreint au-delà du commode. Il serait plus simple de réduire l'ambon de l'épître à un simple pupitre qui servirait aussi au prêtre qui commente certaines messes et à celui qui a la charge de faire chanter la foule. Sa situation sur la droite est plus convenable car la main droite, celle qui dirige les évolutions ou qui appuie l'explication orale du geste, se trouve ainsi dirigée vers le centre. Il faut que ce pupitre soit en retrait de la table de communion ou qu'il soit tout simplement amovible si la place fait défaut. Il faut, en effet, que le prêtre puisse passer aisément entre la sainte table et lui.

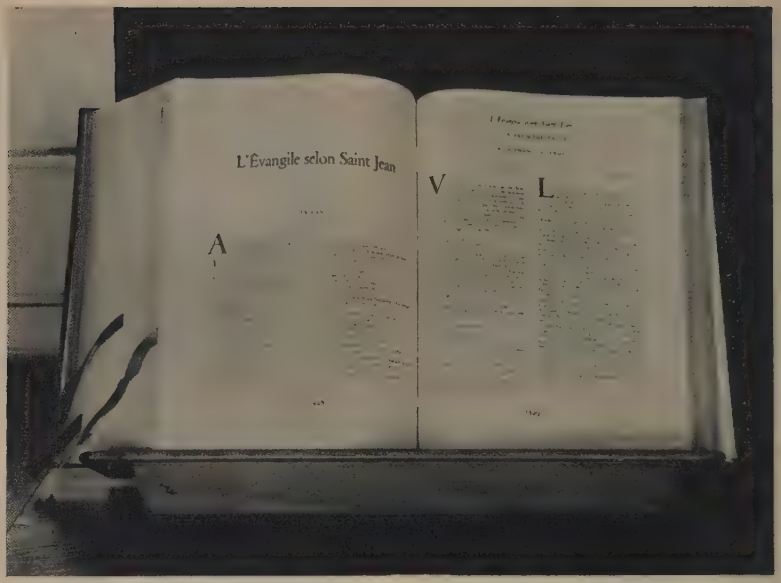
A.-M. Cocagnac.

Le dispositif liturgique de l'ambon

La lecture solennelle de l'Évangile

Dans les pages précédentes, quelques croquis montrent comment pourrait se concevoir un dispositif liant organiquement l'ambon, l'emplacement d'un meneur liturgique et la chorale. Nous donnons ici quelques photos d'une réalisation beaucoup plus simple qui peut prendre place dans un sanctuaire plus modeste. L'ambon et le lutrin ont été montés avec des éléments tubulaires qu'on trouve facilement dans le commerce. Cet ensemble a été essayé au séminaire de Morsang-sur-Orge.

L'homélie



LA GRANDE BIBLE DE JÉRUSALEM

Après la publication en quarante-trois fascicules, enrichis d'introductions et de notes, puis en un volume relié contenant des introductions et des notes dont on détacha un tirage très soigné du Nouveau Testament, il restait à l'Ecole Biblique de Jérusalem de présenter un livre qui, par sa qualité et ses dimensions, s'imposât non pas seulement comme un livre d'art mais avant tout comme un livre sacré.

Pour qu'il soit beau, il n'était pas nécessaire qu'on l'illustrât. Dans le dépouillement du texte seul, le lecteur n'est distrait ni par l'interprétation de l'image, ni par une recherche typographique systématique; il est pris par l'atmosphère de silence et de recueillement, par le « mutisme bien ordonné de la mise en pages et des caractères d'imprimerie » selon la très belle expression de Jules Supervielle.

A la Bible convenait parfaitement la sobriété d'un caractère moderne. L'harmonie des masses noires et des touches rouges, enfermées dans le cadre strict d'une norme équilibrée en fonction du format, de la hauteur de page, du nombre des colonnes et de la justification, assure une proportion sans défaut dont le calcul a été repris dans la composition de chaque page.

Les notes, composées à la suite, ont été groupées par livre et rejetées à la fin du volume : cette liberté permet de donner à la page une homogénéité parfaite en évitant le heurt de deux compositions de corps très différents, soit en pleine page, soit en pied de page; elle assure en même temps une lecture aisée au public qui n'est pas interrompu dans le texte courant.

La Bible s'ouvre sur les tables logique et alphabétique et un court avertissement; elle se ferme sur la Chronologie de la Migration d'Abraham à la Prise de Jérusalem. Ces éléments annexes, conçus d'une manière différente du texte, le complètent dans un même souci d'harmonie typographique.

Un titre au dos, sur le plat le label de l'Ecole Biblique de Jérusalem, tous deux tirés à l'or fin, seuls ornements du plein chagrin rouge ou vert, ou du demi-chagrin mastic à large bande de parchemin blanc souligné d'un filet d'or : la riche sobriété du vêtement répond de la distinction et de la magnificence du livre qu'il enferme.

LES NOUVELLES ÉGLISES DU DIOCÈSE DE COLOGNE

La plupart des églises présentées dans notre dernier cahier étaient d'une qualité exceptionnelle par rapport à l'ensemble des réalisations récentes du diocèse de Cologne. Pour compléter notre rapide tour d'horizon de l'architecture religieuse allemande d'aujourd'hui, il faut ajouter quelques œuvres, peut-être moins pures et moins bien abouties, mais significatives des diverses tendances des architectes allemands. Rappelons, pour terminer, que la douzaine d'églises dont nous parlons n'est pas le reflet de la totalité de la construction allemande, mais un choix de ce qui nous a paru émerger au-dessus du reste.

Pour réparer un oubli de notre précédent numéro, précisons que les plans de l'église de Viernheim sont de l'architetce Hugo Becker et que les vitraux ont été réalisés par la maison Grötzingen d'après la maquette de Franz Dewald.

DOMINIKUS ET GOTTFRIED BOHM

Dominikus Böhm engagea et soutint, dès 1923, le combat pour une nouvelle architecture sacrée. Il a construit de nombreuses églises avant guerre et on les retrouvera dans bien des numéros anciens de l'Art Sacré. Nous avons vu les deux dernières œuvres qu'il a laissées avant de mourir. Nous les présentons ici.

Gottfried Böhm, son fils, a d'abord collaboré avec lui, puis a bâti lui-même quelques églises. Deux de ces dernières, les plus sobres et les plus simples, ne manquent pas d'intérêt. Mais il se laisse souvent entraîner par le démon de la recherche esthétique et aboutit alors à des formes arbitraires passablement intempérantes.

L'église Sainte-Marie-Reine

Cologne-Marienburg

Cette église de la banlieue sud de Cologne est en quelque sorte le testament de Dominikus Böhm et l'aboutissement de toute son œuvre. Elle doit probablement à cela, malgré son apparente modestie, un accent de vérité et une manière de plénitude.

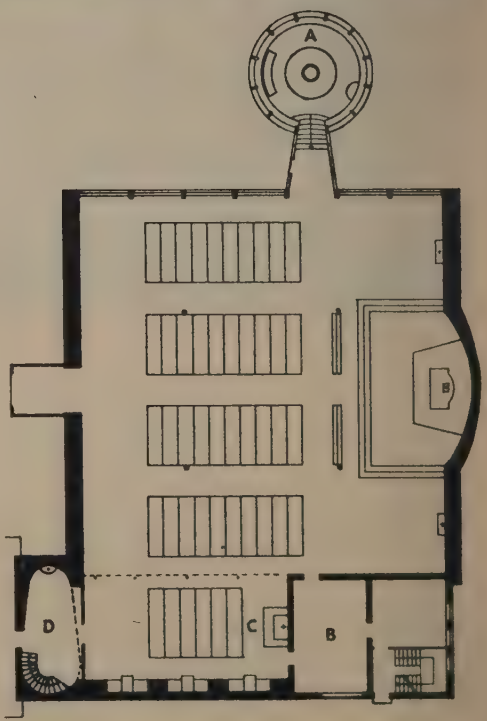
Dans ce quartier paisible de villas résidentielles, elle est merveilleusement située, enfouie

sous les grands arbres. Du côté extérieur, face aux deux rues, elle ne livre que les calmes surfaces de ses grands murs de brique et de son vaste toit. Mais, vers le jardin silencieux, toute sa paroi s'ouvre par une immense verrière où vient se rattacher un baptistère rond, lui-même entièrement vitré.

La disposition intérieure, sur plan carré, est très simple. Le sanctuaire est marqué par une légère abside. De fines poutres soutiennent le plafond et une tribune.

La construction de cette église de 1 000 places est revenue à 272 000 DM, environ 32 500 000 F.

Voici une œuvre non pas sans recherche mais sans prétention et dont l'humilité fait tout le charme. Un seul regret. Quelle que soit la valeur accordée au vaste vitrail dû à l'architecte lui-même, il aurait été si beau de laisser ici ce rôle à la nature vivante! Derrière des verres dépolis, les silhouettes mouvantes des arbres, changeant avec les saisons, le ciel et les nuages auraient composé des harmonies toujours renouvelées.



A. Baptistère. - B. Sacristie. - C. Chapelle de semaine. - D. Entrée normale.

L'église Sainte-Anne

Cologne-Ehrenfeld

De l'ancienne église de 1908, en style néo-roman, ne subsiste que le clocher dont la base est utilisée comme une sorte d'abside derrière le sanctuaire. Tout le reste est l'œuvre personnelle de Dominikus Böhm associé à son fils Gottfried. Ce grand édifice de 1 300 places a coûté 438 000 DM, soit environ 53 millions de francs.

La structure en béton de l'ensemble est déjà visible dans la façade d'entrée qui donne sur une

place tranquille où jouent les enfants. La toiture en W arrondi est portée par de fines colonnes. Les murs ne sont donc pas portants. Il est dommage que ce caractère n'ait pas été mis en valeur pour les parois latérales, comme il l'a été dans la façade. Celle-ci est très élégante dans sa légèreté.

Seul, le fronton de pierre apparaît là comme un corps étranger.

Intérieurement, le volume est ample et recueilli. Toutefois, le sanctuaire est davantage mis en valeur par son élévation que par la création d'un espace immatériel vers lequel tout converge.

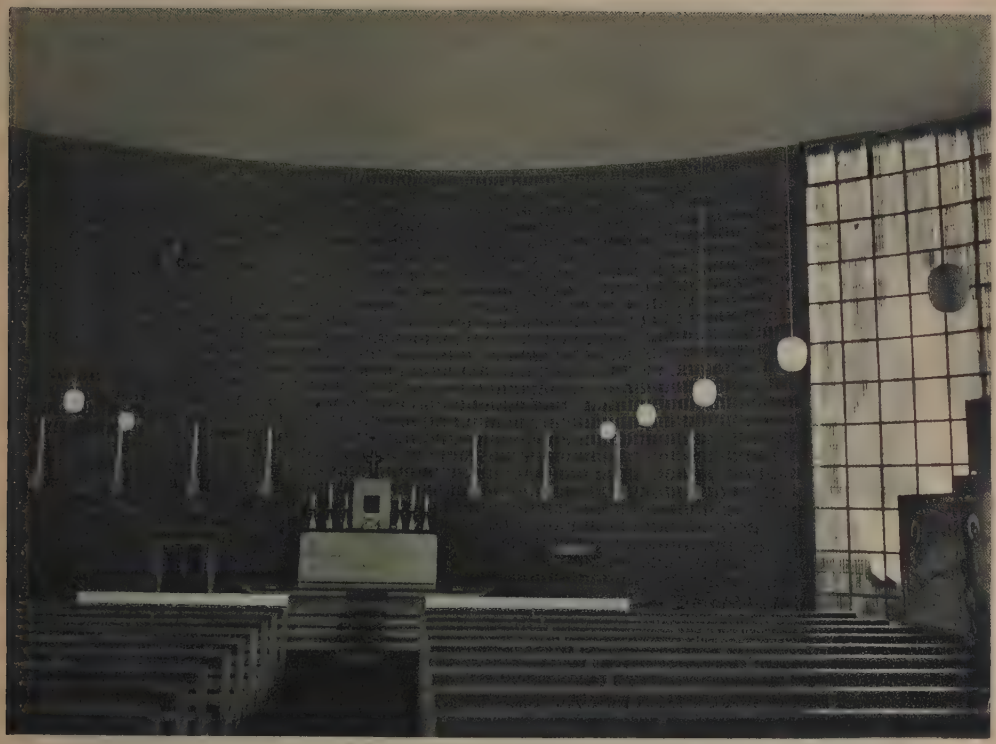
L'église Sainte-Thérèse

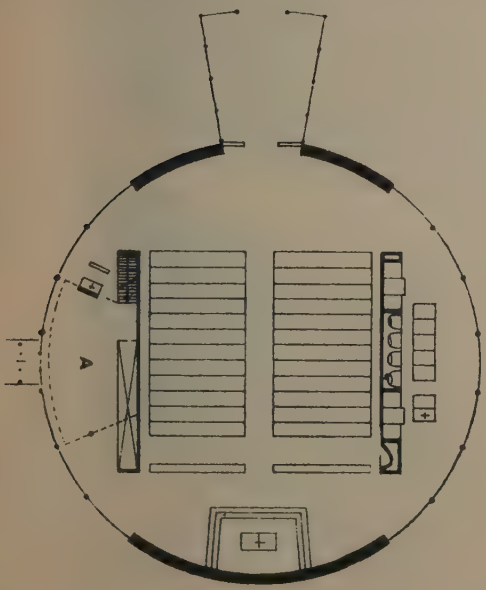
Cologne-Mülheim

Cette église vient d'être construite dans la banlieue Est de Cologne, un peu en retrait de la grande voie d'accès à l'autoroute.

Gottfried Böhm a adopté la forme circulaire. Il suffit de voir le plan pour constater combien la structure et l'agencement intérieur sont étrangers et indépendants. Voici un exemple type de cette recherche purement formelle que nous avons dénoncée.

Ce cas est d'autant plus significatif que la recherche elle-même reste modeste et n'aboutit pas à des extravagances. Au contraire, l'apparence

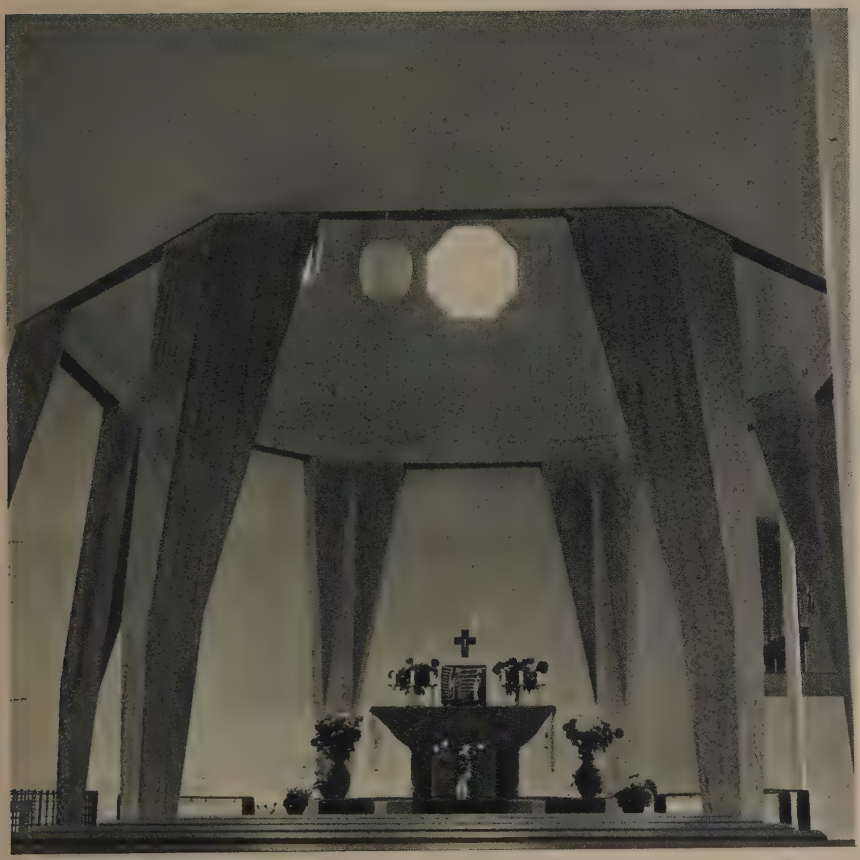




extérieure est d'une charmante simplicité. Mis à part, bien entendu, le clocher qui tient plus du jeu de cubes que de l'architecture et l'arceau genre *foire-exposition* qui marque l'entrée. Ce volume souple, rythmé par les grandes verrières, est particulièrement bienvenu au milieu de la géométrie sèche et monotone des maisons environnantes. Il exprime bien le caractère spirituel, libre, joyeux de la Maison du Seigneur. L'entrée est lumineuse, accueillante. Mais pourquoi y avoir placé le baptistère-bénitier?

L'espace intérieur est bon en lui-même mais on sent tout de suite qu'il n'a pas été conçu en fonction du programme de l'église. Le sanctuaire est noyé dans le volume général. Des cloisons latérales viennent déterminer arbitrairement une nef centrale. Cela donne l'impression d'un organisme vivant qui s'adapte comme il peut dans une coquille étrangère, trop grande pour lui.

Puisse ceci servir de leçon à tous les architectes qui ont à concevoir une église. *Le point de départ ne doit pas être le choix d'une forme ou celui d'une structure mais la totale docilité au programme spécifique de l'église.*



L'église de Lichtenbroich

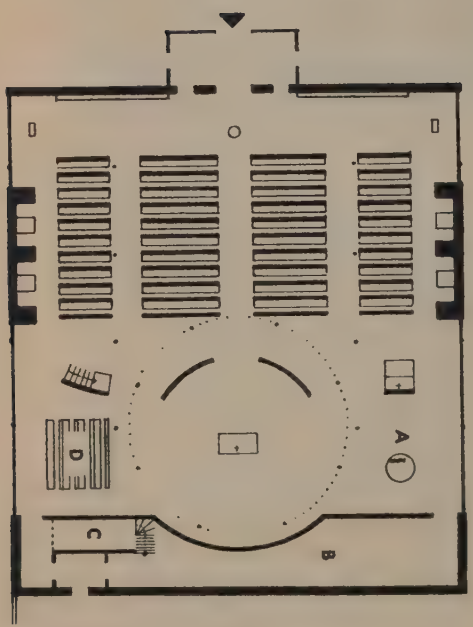
Düsseldorf-Unterrath

Cette église se situe dans l'extrême banlieue nord de Düsseldorf au milieu d'un ensemble de petits pavillons. Elle est construite en brique. Celle-ci est apparente à l'extérieur et recouverte à l'intérieur d'un enduit blanc. Le clocher, qui fait aussi office de lanterneau, est en béton. Il est supporté intérieurement par huit piliers qui délimitent le sanctuaire.

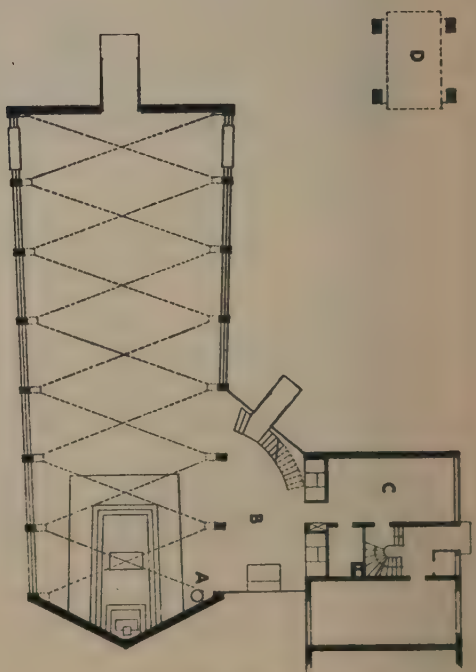
Au-dehors comme au dedans, l'équilibre ne semble pas avoir été trouvé entre la technique de la brique et celle du béton. A la simplicité et à la légèreté des lignes d'ensemble le clocher oppose un aspect lourd et assez compliqué. Il y a un conflit qui n'a pas été surmonté entre une conception résolument moderne et le rappel d'une idée traditionnelle.

Intérieurement, les piliers en forme de griffe qui soutiennent le clocher ont quelque chose d'agressif qui rompt l'harmonie. La façon dont ils soulignent le sanctuaire est trop matérielle et fort gênante. Cela dit, le groupement de l'assistance autour de l'autel est bien réalisé. De même l'accès extérieur par une terrasse dégagée entre l'église et le presbytère est très agréable.

Notons enfin l'emplacement original qui a été donné au baptistère. Il a été placé au sous-sol mais prend le jour à gauche du sanctuaire par une sorte de regard circulaire entouré d'une grille ; une colombe dorée en marque le lieu dans l'église. L'accès se fait par un escalier près du mur du fond. Cette disposition est née du désir de mieux marquer la liaison entre le baptême et l'eucharistie mais la réalisation nous paraît quelque peu compliquée.



Plan de l'église de Lichtenbroich.



Plan de l'église Saint-Reinold (page 28).

JOSEF LEHMBROCK

De cet architecte nous ne connaissons que ses deux églises de Düsseldorf : Saint-Reinhold et Sainte-Croix. Toutes deux, dans des registres différents, nous paraissent marquées par un sens poétique de la lumière. De même, dans la seconde surtout, une utilisation judicieuse des techniques nouvelles est mise au service d'une expression plastique pleine de mesure. On souhaite que d'autres commandes donnent à cet architecte l'occasion de poursuivre ses fructueuses recherches.

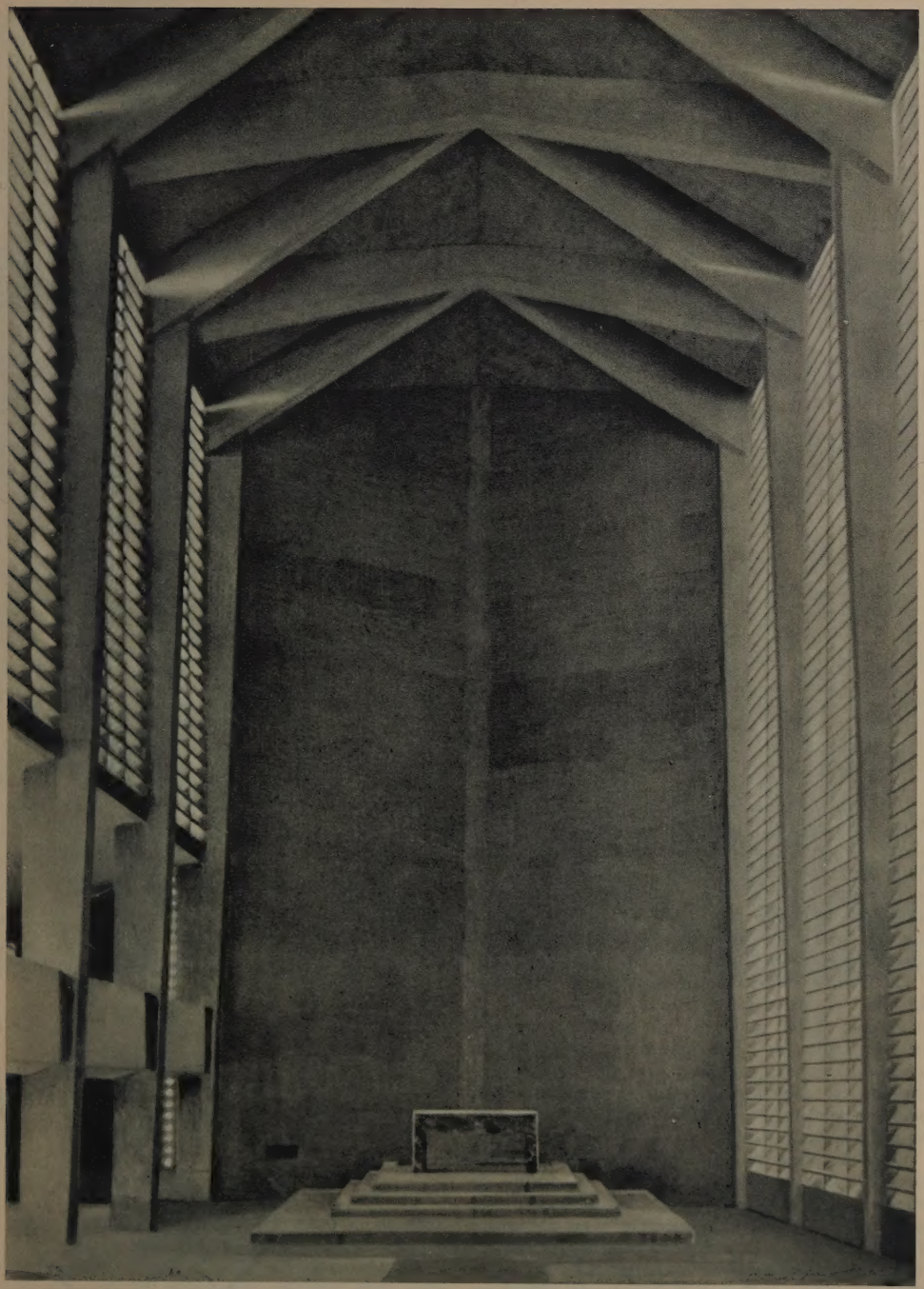
L'église Saint-Reinhold
Düsseldorf-Gerresheim

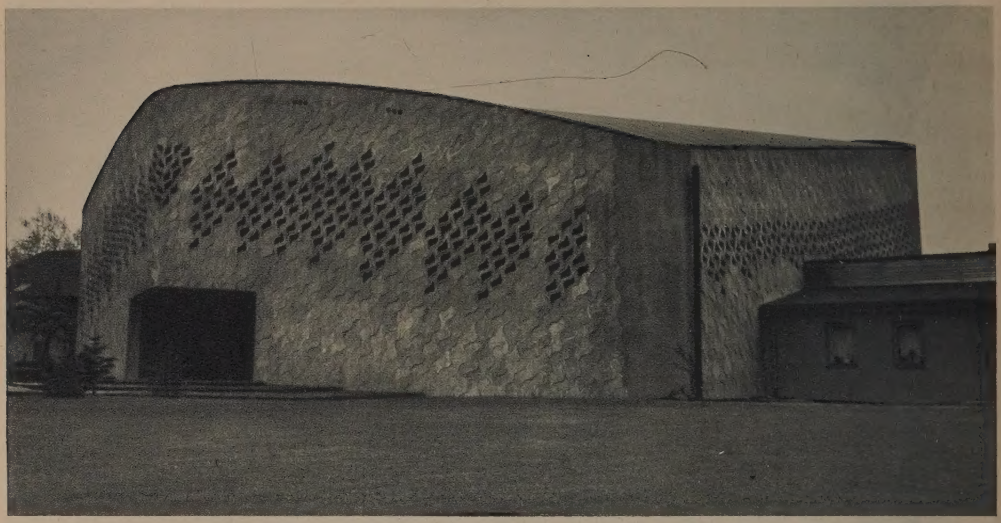
Dans l'extrême simplicité de ses lignes, cette église ne se signale extérieurement que par la vaste rose aux lignes souples de sa façade. Ne parlons pas du clocher qui évoque surtout le réservoir d'eau ou l'abri météo.

A l'intérieur, la grande réussite est celle de la lumière. Entre les portants de béton prend place tout un réseau de lames horizontales. Leur inclinaison est telle qu'on a l'impression d'une gradation de la luminosité, celle-ci gagnant en intensité à mesure que le regard s'élève. Cela crée une vie mystérieuse sur les parois et dans le volume d'ensemble.

La présence d'une tribune à gauche de l'autel et la différence d'éclairage qui en résulte suffisent à localiser le sanctuaire vers lequel convergent, par ailleurs, les murs et le sol en pente légère. Les arcs de béton qui soutiennent le plafond sont un peu lourds et cette apparence est aggravée par la finesse des portants. Mais l'ensemble revêt beaucoup de dignité.

Le baptistère est prévu à la limite de l'abside et de la petite nef logée sous la tribune. Cet emplacement paraît excellent. Relié au sanctuaire il en est cependant distinct. Il permet, éventuellement, à toute la communauté paroissiale de participer à la liturgie baptismale, en particulier le Samedi Saint. Il est, enfin, situé près d'une porte.





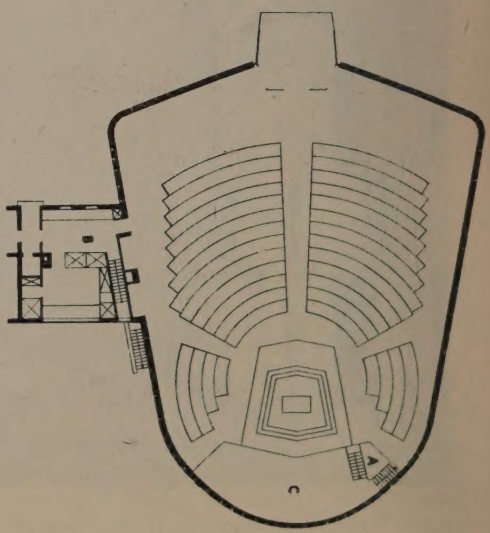
L'église Sainte-Croix

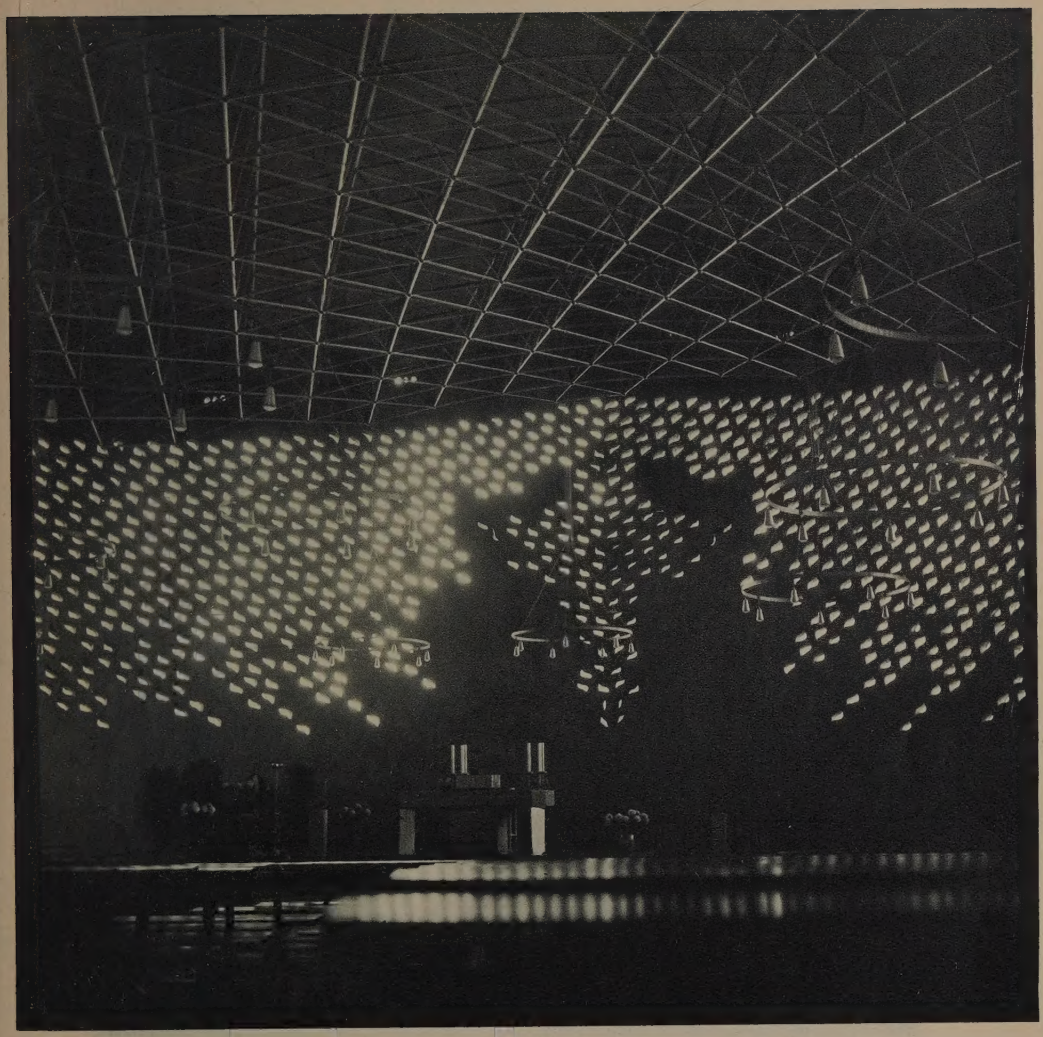
Düsseldorf-Rath

Dans un quartier populaire à l'est de Düsseldorf, cette église tranche par la liberté et la souplesse de ses formes. Ici, certes, on a utilisé des structures nouvelles : le béton et une charpente métallique à trois dimensions. Une certaine recherche plastique est aussi très visible. Mais tout cela est mis au service d'un esprit et d'un programme bien définis.

Le volume extérieur suit étroitement les lignes du plan et les déterminations imposées par la structure. C'est pourquoi sa liberté n'apparaît en rien arbitraire : elle naît d'une nécessité interne. Le seul jeu gratuit que se soit permis l'architecte est celui des ouvertures. Du dehors on peut en discuter l'opportunité mais l'effet intérieur est très prenant.

Dans la pénombre, ce pointillisme lumineux crée un climat poétique et mystérieux auquel le réseau de fines tubulures du plafond apporte la vie secrète de sa toile arachnéenne. Il est dommage que ce jeu lumineux se fige parfois en des formes trop nettes. On pourrait souhaiter qu'il ait aussi servi à mettre en valeur le sanctuaire. Mais ne chicanons pas trop sur notre plaisir.





Cette église est une belle évocation de la Jérusalem céleste tout illuminée intérieurement de la lumière de Dieu. L'éclat translucide pareil à celui des pierres précieuses exprime avec bonheur le rayonnement de la gloire divine.

PHOTOGRAPHIES

L'Art Sacré : p. 1, 13, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 30, 31 ; L. Hervé : p. 2 ; Cocagnac : p. 3 ; Anderson-Viollet : p. 5 ; P. Ammon : p. 6 ; Y. Beaugier : p. 14 ; H. Schmölz : p. 16, 32.

Eglise de Kal cheuren *Architecte G. Bohm*

L'ART SACRÉ, Directeurs RR. PP. Capellades et Cocagnac, O. P.

Directeurs de 1937 à 1954 :
RR. PP. COUTURIER et RÉGAMEY, O. P.
fondé par G. Mollard, Joseph Picard et L. Salavin

Prix du fascicule : 2,50 NF.

Abonnements : 1 an, France : 11 NF, pour les ecclésiastiques et les communautés religieuses : 10 NF. Étranger : 13 NF. - Abonnement de soutien : 15 NF. La Reliure Clio, Pega bleu, 24 cahiers : 5 NF.
aux Éditions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII^{e} - C.C.P. Paris 1436-36.

Imp. GEORGES LANG, Paris 19^{e} - Dépôt légal 1er trimestre 1960. Le Gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886.